

CARLO ROCCHITELLI

**DÉTECTIVE FRANCK  
KALOUNE**

*MEME PAS PEUR*

*«Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.»*

*Dépôt légal : en cours*

# Table des matières

Chapitre I LE RANCARD .....	7
Chapitre II MARC LAVIGNE.....	21
Chapitre III DE SURPRISE EN SURPRISE.....	37
Chapitre IV L'EMBAUCHE .....	53
Chapitre V LE BON NUMÉRO .....	67
Chapitre VI LA DÉCLARATION.....	93
Chapitre VII FAIT COMME UN RAT .....	113
Chapitre VIII REPRÉSAILLES .....	143
Chapitre IX LES RETROUVAILLES.....	169
Chapitre X LE DRAME.....	187
Chapitre XI COUP DE THÉÂTRE .....	209
Chapitre XII CONFRONTATION .....	225
Chapitre XIII JE TE DEMANDE PARDON.....	235
Chapitre XIV L'HOMME EN NOIR .....	249
Chapitre XV C'EST POUR SEPT HEURES .....	267
Chapitre XVI JE SUIS TOUJOURS LA .....	289



## Préface

Cher lecteur,

Bienvenue dans mon roman policier. Dans cette histoire, vous allez découvrir seize chapitres sur l'évolution d'une enquête policière. J'ai choisi ma ville, " Besançon ", car c'est une ville historique qui me tient à coeur. Ma ville n'est pas seulement belle, elle est aussi riche par sa diversité, étonnante, grandiose... Mais Besançon représente aussi notre passé historique, un avenir académique que nous devons préserver.

Dans ce roman policier que j'ai écrit, j'ai voulu présenter les différents aspects de ma ville, ainsi que les richesses dont elle regorge. Mais je vais aussi parler des aspects négatifs comme les destructions qu'elle a subi.

Dans le florilège des seize chapitres, vous pourrez découvrir ou redécouvrir quelques unes des plus belles rues de Besançon et de ses alentours. Vous verrez que les acteurs, personnages qui évoluent dans cette enquête sont aussi attachants que pervers pour certains

Bonne lecture !



## Chapitre I LE RANCARD

Debout, sûr de lui, le visage éclairé par la lumière du réverbère, il me regarde en ricanant. J'ai l'impression de faire un horrible cauchemar. Arme à la main, il s'approche de moi. Impossible de riposter, c'est l'horreur. Je suis pris au piège, car le chargeur de mon Beretta est vide. Je suis plaqué contre le marbre froid de cette tombe, comme une bête tremblante qui attend la mise à mort. Je redoute amèrement mon dernier soupir. La distance qui nous sépare est tellement faible que je distingue nettement les yeux cruels de mon bourreau. Main tendue, canon pointé sur ma poitrine, il attend peut-être un faux pas. C'est bien la première fois que je me retrouve dans une telle situation. Je suis complètement paralysé, mes nerfs ne répondent plus. Je sens venir la fin. Mes yeux ne quittent pas l'index qui appuie lentement sur la détente. À chaque dixième de millimètre, mon corps réagit et baigne dans une transpiration abondante.

Et, je ne sais pas pourquoi, sûrement un réflexe, une dernière réaction d'un guerrier vaincu, je pousse un cri, en hurlant « Marion ». Une détonation retentit et fait vibrer les carreaux de ma fenêtre. Je sursaute et sors de mes draps, constatant que je vis encore. J'examine mon corps, pas de trace d'impact, pas une goutte

de sang. Je comprends bêtement que je viens de faire un mauvais rêve. Surpris et l'air con, je me dirige vers la salle de bains. Un peu d'eau froide sur le visage me fera un grand bien. Que l'être humain est bête, rêver des trucs pareils il faut être con.

Perchée sur sa butte depuis des années, la basilique de Saint Ferjeux fait sonner ses cloches à tout va. Serait-ce son curé devenu fou, ou l'annonce d'une mauvaise nouvelle ? Depuis ma fenêtre, je regarde les gens qui se hâtent. Le cadran en pierre taillée de l'édifice religieux indique qu'il est précisément sept heures. De nouveau le silence est rompu par une sonnerie assourdissante. Mais que se passe-t-il ?

Ce matin serait-il différent des autres ? Je dois vous avouer qu'à une heure aussi matinale, il est rare d'entendre un bruit chez moi. Je sors de ma tanière et me dirige vers cette source sonore que je ne connais pas. On dirait un réveil mécanique, vous savez cette chose avec deux cloches. Mais c'est infernal ! Toute la maison profite du spectacle. Jurant comme un charretier, je descends d'un étage à la recherche de ce monstre. Je retourne tout sur mon passage. Je termine ma quête dans mon bureau.

Posée sur le classeur métallique, je m'empare avec brutalité de la pendulette qui sonne encore et la fracasse contre le mur. Celle-ci est accompagnée d'un petit message sur bristol blanc. Je saisis le mot qui m'est adressé et déclare avec soulagement :

- Enfin le silence ! Voyons voir qui est l'auteur de cette mauvaise blague.

Le mot dit ainsi :

- « Mon cher Franck, comme je sais que tu as beaucoup de mal à te lever en ce moment, je me suis permis avec l'accord de ton copain Charly Rostand, de te rappeler



l'important rendez-vous de ce matin. Tu es attendu pour neuf heures à la Cour d'Appel de Besançon, chez monsieur le juge Pierre Courbet. Charly se fera un plaisir de t'y retrouver. Votre dévouée secrétaire Marion ».

- La garce ! Tu parles d'un traitement de choc. Attends, mon retour, je vais te montrer de quel bois je me chauffe. Les bons comptes font les bons amis.

Effectivement, ce rendez-vous était convenu depuis deux semaines entre l'inspecteur Rostand et moi. Je m'apprête. Un brin de toilette, un bon petit-déjeuner et je pars. Ma fidèle Mercedes me transporte jusqu'au parking Battant et je fais le reste à pied. D'une allure soutenue, je marche sur les dalles glissantes de la rue piétonne de Besançon. Ah ! Ma ville natale, je l'aime. Commune de 119 194 habitants, au cœur de la Franche-Comté, elle offre aux touristes et aux étudiants toutes les possibilités de réussir un bon séjour, ou un bel avenir. En bordure du Jura et de la Suisse, seulement 393 kilomètres au sud-est de Paris, Besançon mérite bien le nom de carrefour européen.

Voici quelques précisions pouvant vous donner une idée de mon territoire de chasse. J'ai oublié de vous dire que nous sommes **le mercredi 13 août 1986** et qu'il est à présent huit heures cinquante-cinq. Comme un candidat au marathon, je me faufile à travers les gens qui marchent devant moi. Il me reste cinq petites minutes. Quelle idée de venir si tôt en ville !

Ah ! Excusez-moi, j'ai oublié de faire les présentations. Décidément, je suis incorrigible, mais que voulez-vous, c'est dans ma nature. Je m'appelle donc : Franck KALOUNE et suis détective privé. J'ai quarante-cinq ans, et je vis Chemin des Mottes, au 13, dans un quartier super-tranquille de Saint-Ferjeux. La maison

que j'ai faite bâtir depuis quinze ans me sert de domicile et de lieu de travail. Je ne suis pas marié, manque de temps et je ne suis pas riche, manque de chance. Avec le caractère de chien que je traîne depuis ma naissance, je défie une femme de vivre plus de vingt-quatre heures avec moi. Par contre, je fréquente une charmante personne du prénom de Claire, qui travaille dans une grande bijouterie bisontine. Nous sommes juste copain et copine, c'est déjà pas mal.

Sixième d'une famille de dix enfants, le teint mat, les cheveux bouclés, je grandis normalement et sagement au cœur d'une famille prolétaire. Élève studieux aux grandes ambitions, je pousse mes études jusqu'au bac. Après mon service national dans la marine, je décide de travailler. Je trouve mon premier boulot à vingt ans comme chauffeur livreur. Je conduis une fourgonnette de maraîcher. Le labeur est pénible, sale et mal payé. Rabaissé par un patron trop exigeant, je demande mon compte et pars à l'aventure.

Flânant dans les rues de ma ville de droite à gauche en quête d'un nouvel emploi, je réalise combien le besoin d'argent devient pressant. J'épluche toutes les annonces des journaux. Je suis dans un état secondaire. Être sans travail en étant jeune, c'est la même chose que d'être marié sans pouvoir avoir d'enfants. Je me contrains à poser un dossier à l'Agence Nationale Pour l'Emploi, en espérant qu'avec un peu de chance, ils m'aideront.

Les semaines passent et petit à petit mon moral se dégrade. En attendant des jours meilleurs, mes parents m'offrent le gîte et le couvert. Lors d'une rencontre entre amis, je fais la connaissance d'un gars super-sympa, qui me parle de ses articles dans un quotidien de Besançon. Je suis comme flashé par ses récits, une

envie soudaine se réveille en moi. Je lui pose de nombreuses questions, et finis par avoir le nom de son responsable. Je prends mon téléphone et fixe un rendez-vous avec la personne qui peut être m'offrira un travail.

Je me présente au journal « L'Est Républicain ». À l'accueil, je demande à être reçu par Monsieur Henri Delamotte. Il me reçoit avec beaucoup de sympathie. À la fin de l'entretien, j'ai l'honneur et le plaisir de signer un contrat d'embauche comme coursier. Mon travail consiste à distribuer les journaux et les prospectus dans certains quartiers de la ville. Ma nouvelle carrière est lancée, maintenant c'est à moi d'être assidu, résistant, ponctuel et surtout sérieux. Les mois défilent à un rythme d'enfer. On me confie des nouvelles tâches, comme le transport de colis et le courrier interne. Comme je suis d'un tempérament bosseur, je travaille fort, très fort, jusqu'à l'épuisement. Soulevant par là même, des conversations dans tous les services. Même Tony Dagos, le brave type à qui je dois mon embauche, me prend pour un fou. Cela ne freine pas mon élan et me forge une forte réputation. J'apprends à connaître le monde de la presse. De temps en temps, je vais voir Tony et lui transmets une opinion. Mon chef de service me confie des tâches qui deviennent de plus en plus importantes. Deux ans se sont écoulés. J'ai acquis une certaine maturité et l'envie de faire le plus beau métier au monde : journaliste.

Un mercredi pas comme les autres, on vient me chercher et me faire une commission :

- Le rédacteur en chef (Monsieur Henri Delamotte) veut te voir sur-le-champ dans son bureau, compris Kaloune !
- Pourquoi, J'ai fait une connerie ?

- Je ne sais pas !

Sans perdre une seconde, je me rends donc à cette convocation mystérieuse. Je m'installe dans le bureau du chef et lui demande les raisons de cette entrevue. Il m'interroge, me pose des tas de questions auxquelles je réponds et pour en conclure, il me demande, si je suis prêt à assumer un nouveau emploi :

- Monsieur Kaloune, aimeriez-vous devenir journaliste ?
- Oui bien sûr chef !
- Une place est disponible, et vous connaissant bien, je me suis permis de vous la proposer.

Surpris par cette offre, je ne trouve pas mes mots et réponds franchement :

- Wouaaa ! C'est d'accord !
- Voilà qui est bien. Pour votre première mission, je vous confie un reportage dont le sujet sera de découvrir les raisons qui poussent les jeunes à saccager les banlieues, les beaux quartiers et le mobilier urbain. Je sais, le travail n'est pas simple, mais vous aurez toute l'aide nécessaire dans nos fichiers. En résumé, vous avez carte blanche, et une semaine pour me ramener des résultats.
- Je serai seul pour ce boulot monsieur ?
- Non Kaloune ! Tony Dagos vous donnera un coup de main et vous guidera dans vos démarches. Je sais qu'il vous apprécie énormément, il se fera un plaisir de vous donner son appui.
- Merci ! Je commence quand ? Pardon, nous commençons...

- Tout de suite, je vous le conseille. Dagos est déjà au courant, il vous attend dans son bureau.

Heureux de ma nouvelle situation, je ne tarde pas à retrouver Tony dans ses appartements. Il me félicite de ma promotion, et nous discutons un moment ensemble.

Une heure plus tard, nous nous lançons au cœur du sujet, et relevons un maximum d'informations. De mon côté, je me défonce comme une bête, Tony en fait autant du sien, mais tout en gardant un œil sur moi. Après cinq jours de boulot, notre reportage est presque achevé. Nous présentons le fruit de notre labeur à notre chef bien-aimé qui nous donne le feu vert pour l'impression. Notre article est publié dans toute la région, avec photos et témoignages. En quelques jours, les faits et les impressions que nous communiquons aux lecteurs font un tabac dans toutes les classes sociales. Ne parlons pas des interviews sur les jeunes qui dénoncent avec violence, l'injustice, l'insécurité et le mal de vivre dans lequel ils trempent.

Suite à cet article, un mouvement de colère se dresse et manifeste ses idées dans les rues de Besançon. Les revendications durent des jours, ce qui pousse très vite certaines personnes à prendre au sérieux la situation. Mon rédacteur en chef me félicite et m'encourage à continuer en m'offrant une nouvelle mission. Il me considère maintenant, après ce baptême, comme l'un des futurs grands de son canard.

Un mois s'est écoulé, je brille comme une étoile au milieu de mes collègues. Mes articles tombent tous les jours dans les mains de nos lecteurs. Un matin en revenant de mon travail, je trouve une enveloppe sur mon bureau. C'est une convocation officielle

avec le cachet d'état, qui me demande de me rendre tel jour à la mairie.

Je me présente le jour dit. Je suis reçu par notre Député-maire qui me félicite pour mon incroyable culot. Nous bavardons, et par l'intermédiaire de son chef de cabinet, il me décerne le premier prix de « l'audace », et me remet une bourse. Je le remercie chaleureusement et prends congé. Le même jour, je retrouve Tony au bureau et lui annonce la nouvelle. Je lui dis que je garde le titre, mais que je partage la bourse. Une récompense, plus un travail acharné me propulse au sommet de la gloire. Notre journal connaît de beaux jours, sa vente s'est considérablement améliorée.

Voilà en quelques mots une partie de ma vie. Le reste suit son cours. Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? Sûrement à cause de ce rancard au Palais de Justice, qui m'attend. J'ai bien peur d'arriver à la bourre. Je vais encore me faire tirer les oreilles par Charly. Plus qu'un bon mètre et me voilà engagé sous le porche. Je gravis les belles marches blanches de l'escalier balancé, et me retrouve nez à nez avec la porte d'entrée. Enfin !

Comme l'explique l'enseigne « frappez et entrez », je frappe et entre sans demander mon reste. Nom d'un chien de chasse, où suis-je tombé ? C'est la première fois que je viens dans ce cabinet. D'habitude, c'est au rez-de-chaussée que je suis reçu. Mes yeux font rapidement le tour de la salle d'attente. Déjà s'installe en moi l'envie de repartir. J'ai comme une mauvaise impression, tout est noir, vieux, usé par le temps. Même l'air ambiant à une odeur de moisissures, ça me pique la langue. Ah ! On sent bien que l'on est dans un Tribunal. Quelques sous-verre représentants de hauts magistrats font tristes mines sur les papiers peints. Plus j'avance sur le parquet de sapin usé, plus je suis choqué. Il règne

dans cette pièce un contraste hors du commun. Je veux parler du bureau qui sert d'accueil. Il brille comme un sou neuf. Tout semble pourri, sauf cet outil de travail. Étrange n'est-ce pas ? Je dirai même plus, unique en son genre, puisque c'est un authentique Louis XVI.

Accoudée devant son sous-main, la secrétaire du juge d'instruction Courbet s'occupe d'écriture. Je m'avance un peu, et, comme si mes pas étaient signes d'intrusion, le regard de cette personne se lève doucement et vient se figer sur moi. Je suis époustouflé d'admiration devant la finesse et la beauté de ce visage. Coiffée d'un ruban jaune assorti à la jupe et au tailleur, couverte de faux bijoux, cette femme d'une trentaine d'années, du genre suédois, est un rayon de soleil dans cette salle grisâtre.

Je me sens très gêné par ses yeux noisette qui me déshabillent littéralement. Et comme si de rien n'était, elle entrouvre ses petites lèvres rouges et me demande mon nom. Perdu dans mes pensées cochonnes, je lui réponds :

- Franck Kaloune, détective privé. J'ai rendez-vous à neuf heures avec monsieur le juge.
- Pour l'affaire Randalles, je suppose !
- Oui Madame !
- Asseyez-vous, je vais prévenir le juge Courbet de votre arrivée.
- Merci.

En lui disant cela, je mentais à cette femme. La sueur me gagnait, je devais réagir au plus vite. Honnêtement, je me demandais ce que je fichais ici, moi le célèbre détective Franck Kaloune. Voilà cinq minutes que je moisissais dans cette salle d'attente,

avec comme unique compagnon cet adorable canari jaune qui n'arrête pas d'écrire.

Je me décide enfin à bouquiner une de ces revues banales qui vous font penser aux vacances. Comme certaines personnes pressées, nerveuses, angoissées, je trouve le temps long. Si long que mes yeux jouent avec les chiffres de ma montre.

Ah ! Enfin, la porte du cabinet s'ouvre. Le Juge Courbet sort en me tendant la main.

- Comment allez-vous Kaloune ?
- Pas trop mal Monsieur le Juge.

Tout en me parlant, il me décroche un regard amical, souligné d'un sourire ironique. Dans le même élan, il me prie de le suivre et c'est ce que je fais avec plaisir.

Homme de petite taille, aux cheveux grisonnants, mal habillé et portant des lunettes d'écailles pincées sur le bout de son nez. Pierre Courbet est un brillant juge d'instruction, enfin, c'est ce que prétend Charly Rostand. Permettez-moi d'en douter un peu, cela n'étant qu'un jugement personnel. Par contre, il cadre bien avec l'ambiance froide et dégradée de son bureau. Rien dans son expression corporelle ne laisse paraître sa vraie valeur. Je m'approche de l'inspecteur Charly Rostand qui est déjà installé depuis un moment.

- Salut poulet de Franois, toujours en avance !
- Salut privé de mes fesses, toujours à la seconde.

Écoutant nos joutes amicales, le Juge réplique :

- Prenez place Monsieur Kaloune, car l'entretien que nous allons avoir, risque de prendre un certain temps. Je vous demanderai à tous les deux d'apporter le maximum de détails qui me permettra d'éclaircir plu-



sieurs points et de conclure cette affaire au plus vite. Sur ce, je lui balance ce petit poème :

- Je suis bien d'accord avec vous Monsieur le Juge, qu'on en finisse une bonne fois. Cette affaire commence par l'escagasser.
- Du calme Kaloune, du calme !

Il ouvre l'énorme dossier qui se trouve devant lui, examine quelques feuilles. Seul, ses yeux noirs suivent la bille de son stylo qui roule sur une page blanche. Il a l'air vachement sérieux. Pendant qu'il écrit, je ne sais quelle ânerie, j'en profite pour observer la négligence qui règne autour de moi. Je constate amèrement que tout est dans un état critique. Je poursuis mon investigation, défaut professionnel, et remarque avec stupeur l'empilement et le désordre dans lequel sont posés les dossiers et les livres sur les rayons de la bibliothèque. Je n'en reviens pas. Comment un homme de loi, si, important par sa profession n'attache-t-il pas plus de soins à ses affaires. J'avoue qu'il m'en bouche un coin.

- Nous commençons par où, Monsieur Kaloune, me demande-t-il en stoppant sèchement mes idées noires ?
- Eh bien ! Je n'en sais rien !
- Rien que cela ricane le vieux rabougri derrière ses lunettes.
- Posez-moi des questions, nous verrons en suivant.

L'entretien dure depuis une heure, mais n'aboutit à rien. J'ai l'impression que rien n'a changé. Et pourtant, j'ai fait de mon mieux pour répondre à toutes ses questions. Je me dis que tout ça est un échec. Qu'il ferait bon de partir. Enfin quoi ! J'ai déjà répondu des dizaines de fois à toutes ces interrogations. Il a oublié que je suis un détective, que moi-même, j'ai enquêté, que j'ai fait

mon boulot à la virgule prête. Mon vieux Franck, le moment est venu de changer de stratégie. Saluons comme il se doit ces messieurs, et plions bagages.

- Monsieur Kaloune, déclare le vieux cheval tout maigrichon, ça ne va pas du tout, nous devons tout reprendre depuis le début !
- Quoi ! Vous dites ? Vous avez vu l'heure ? Vous plaisantez j'espère ?
- Non pas le moins du monde. Il y a trop d'incohérences, trop de blancs, tous les témoignages que j'ai en ma possession ne collent pas avec l'affaire qui nous concerne. Vous qui avez vécu cette histoire de près, ainsi que l'inspecteur Rostand deviez m'apporter les détails qui réunissent tous les faits. C'est pour cela que je vous demande de bien vous concentrer, de vous souvenir du moindre détail, avec qui vous étiez, un mot, une phrase peut tout changé. Si vous êtes d'accord, nous allons remonter doucement le cours de cette affaire, ainsi, nous trouverons la vérité et je pourrai prendre les bonnes décisions, vous comprenez !
- Je suis d'accord, mais rendez-vous compte, tout ce qu'il s'est passé, par où commencer ?
- À mon avis, pas si loin que cela. Reprenez depuis le **vendredi 12 avril 1985**.
- Si vous voulez ! Mais le **lundi 25 février 1985** serait préférable.
- C'est comme vous le sentez, Monsieur Kaloune !

Donc, nous sommes le lundi...





## Chapitre II MARC LAVIGNE

Tout commence le **lundi 25 février 1985**. La secrétaire de direction des entrepôts « Transports de l'Est » vient juste d'afficher sur tous les tableaux d'informations des locaux du personnel, une circulaire, annonçant une première vague de licenciement économique.

Apparemment l'entreprise traverserait de gros problèmes d'argent. La missive à peine épinglée, que déjà des groupes d'hommes se forment devant les panneaux. Une bonne partie des chauffeurs se consultent entre eux. Parmi ces hommes, il y en a un qui n'est pas de cet avis. Il est en colère et le fait savoir ouvertement. Jean-Pierre Tévenin, nouvel arrivé dans l'entreprise, se sent accablé, perdu, il ne comprend pas que son patron ait pris la décision de tout fermer. Contrarié, il se dirige tout droit vers la cabine téléphonique qui se trouve dans la cour. Il compose son numéro et attend.

- Allô, c'est J.-P.
- Oui, que se passe-t-il ?
- C'est au sujet de Lavigne, il est possible de vous voir rapidement ?
- Dans une heure au « PACHA » c'est bon pour toi ?

- J'y serai, merci !

Une heure plus tard, au bar du « PACHA », trois hommes sont attablés autour d'une bière. D'après leur visage, le motif de cette réunion semble important. Jean-Pierre Tévenin est face à deux hommes qui le regardent fixement et sans sourire apparent. L'un d'eux prend la parole et dit :

- Pourquoi fais-tu appel à nous ? D'habitude, c'est nous qui te donnons les ordres, tu as intérêt à nous donner des infos qui en valent la peine !
- Lavigne vient d'annoncer des licenciements et j'ai bien peur que mes potes et moi fassions partie de la première vague.
- Ah oui ! Voilà qui n'arrange pas nos affaires. Tu as bien fait de nous prévenir J.-P. Je crois qu'il va falloir rendre une petite visite à Monsieur Lavigne, n'est-ce pas Jacques ?
- On va lui remonter un coup les bretelles, Monsieur Randalle !
- Jean-Pierre, continue à faire ton taf de chauffeur, comme si tu ne savais rien, mes hommes et moi, nous nous chargeons du reste.
- Oui Monsieur Randalle, j'ai bien compris le message. Je dis aux autres de rester calme, et que le manège tourne toujours.
- Excellent Jean-Pierre, tu comprends vite. Brador téléphone à Martin qu'il se prépare à une nouvelle expédition.
- Je m'en occupe tout de suite Monsieur Randalle.

- Ensuite, toi et Driss vous irez chez Lavigne lui apprendre les bonnes manières.
- Aucun souci monsieur, je me charge de tout.
- Quant à toi Jean-Pierre, tu retournes travailler normalement, et sur-le-champ. On te fera savoir ta prochaine mission, tout bientôt.
- Au revoir Messieurs !
- Salut !

Deux mois plus tard, **lundi 1<sup>er</sup> avril 1985**. Il est onze heures du matin, et j'ai affreusement chaud. Je viens de rentrer de mon footing, encore une bêtise de Marion, ma secrétaire, qui trouve que j'ai grossi. C'est une chouette fille au corps envoûtant, pleine de charme et d'une intelligence à faire craquer vos nerfs. Vous la verriez dans sa minijupe en cuir, les hanches et les cuisses parfaitement dessinées et je ne vous parle pas de son chemisier en dentelle, sorti tout droit de l'armoire de sa grand-mère, qui donne à son buste tout le respect qu'il mérite. Des yeux typiquement italiens, magnifiquement maquillés, une bouche aux lèvres pulpeuses, des cheveux dans le vent comme ceux des filles en photo dans les salons de coiffure. C'est un amour, un diamant certifié, d'une pureté incroyable. J'adore ma secrétaire, elle a beaucoup contribué à ma réussite. Pour cela et pour le reste, je lui verse un salaire qui ferait peur aux smicards. Enfin bref, Marion est un ange. Revenons au présent, elle est assise à son bureau, à compter je ne sais quoi. Sûrement les clients que nous n'aurons pas aujourd'hui. Quel mérite, voilà une femme qui donnerait tout pour moi. Hum ! Quelle poupée. Comme si de rien n'était, comme si je n'avais aucun souci, je la salue :

- Bonjour Marion !

- Bonjour Franck ! Ça marche le sport ?
- Mon genou me fait défaut ce matin, mais sinon c'est la forme.
- Belle journée, pas vrai ! J'espère qu'elle le restera.
- Tout dépend de toi ma puce !
- Comment ça ! Je ne comprends pas !
- Écoute, si tu arrives aujourd'hui à passer du vernis sur tes ongles sans renverser le flacon sur ta jupe, tu pourras considérer que tu as bien travaillé.
- Je dois prendre ça comme un compliment ou un reproche ? Je trouve votre humour déplacé. Voilà une semaine que je trie vos dossiers met de l'ordre dans votre administration, classe les factures, calcule les notes de frais. Franchement, si ça continue je vais devoir me mettre en chômage technique.
- Ah, ah ! Tu en as de bonnes ! Ne pleure pas comme ça. Je sens venir l'air de la marée, la pêche va battre son plein.
- Vous croyez ça vous !
- Tu as un esprit négatif, ce n'est pas bon pour les affaires. Si j'en crois mon horoscope de ce matin, tout va bien !
- Vous ne changerez jamais Franck.
- Mais si Marion, avec une fille comme toi, je vais devenir riche et célèbre.
- Vous êtes injuste Franck !
- Crois-tu ?
- Je pense qu'il est temps de me remettre à bosser.



Je traverse le bureau de Marion et entre dans le mien. Assoiffé, j'ouvre la porte de mon frigidaire et en sors une bouteille de « coca ». Avec amertume, je regarde les quatre murs de mon bureau. Chose que je fais tous les jours, me direz-vous ? Eh bien non ! J'y suis tellement souvent que je ne me rappelle jamais la couleur du papier. Aujourd'hui, c'est différent, j'ai du temps devant moi. Admirant les photos sur les murs, je me souviens tous les bons moments. Mon regard se pose sur mon bureau. Ah ! Quel magnifique chef-d'œuvre, du genre « style Louis caisse », quatre pieds métallique, un plateau en aggloméré plaqué frêne, on ne fait pas mieux chez IKEA. Comme dans un spot publicitaire, une canette à la main, je m'affale dans mon fauteuil en cuir noir. Le goulot au bec, je bois par à-coups le contenu qui disparaît lentement. Je suis bien, c'est le pied. Après cette séance relax, je décide par acquis de conscience, de poser la bouteille à côté de la pile de dossiers qui se trouve devant moi. Et quels dossiers me direz-vous ? Des dizaines d'affaires classées, et rien à me mettre sous la dent. Je sais, ce n'est pas normal et ça ne me ressemble guère, mais que voulez-vous, tout arrive dans la vie, même aux meilleurs.

Ce n'est pas pour autant que mon moral a chuté. En vous parlant de ma clientèle, certains souvenirs me reviennent ! Ah ! Mes débuts, il y a bien longtemps, je me souviens de tout. Écoutez ça. Sur un coup de tête, après quinze ans de journalisme à l'Est Républicain, je décide de tout plaquer et de me lancer dans le privé. Je vais voir mon chef Henri Delamotte et lui donne ma démission. Et pourquoi pas ? J'en avais marre de courir derrière les articles foireux. Au début c'était bien, épanouissant, je me suis régalé comme un fou. Quel choix judicieux, un vrai tournant dans

ma vie. Pour cela, je me suis battu deux années contre une concurrence déloyale, avant d'être vraiment connu. Je me rappelle aussi avoir vécu des moments de gloire. De fil en aiguille, je me suis forgé une réputation, et gagné beaucoup d'argent. Ne pouvant plus gérer mon affaire tout seul, je décide d'embaucher une secrétaire, juste à titre d'essai. La charmante Marion Dagos fille de mon copain Tony Dagos se présente à ma porte, ou plus exactement c'est Tony qui me l'a envoyé parce que sa fille était au chômage.

Cette petiotte s'est mise au travail si rapidement que mes dossiers se sont rangés tous seuls dans mes classeurs. Pour garder sa place, elle bosse comme une dingue, et par la force des choses, je suis contraint de lui offrir définitivement le poste. Aujourd'hui, je peux dire avec fierté que ma décision fût la bonne.

Revenons au présent, afin d'apprécier ce moment de tranquillité qui s'offre à moi. Après quelques minutes de méditation, à l'aide de l'interphone, je demande à ma collaboratrice préférée de me rejoindre dans mon bureau.

- Vous désirez Franck ?
- Pas grand-chose, juste faire un brin de causerie.
- C'est sympa, en quel honneur, vous m'offrez un voyage aux Canaries ?
- Non !
- Alors que se passe-t-il, un manque de tendresse, un manque d'amour pressant, ou du boulot en perspective ?
- Tu as fini, je peux en placer une ?
- Mais, je vous en prie patron, je n'ai pas oublié que vous êtes le maître absolu de ces lieux !

- Qui dois-je recevoir aujourd'hui ?
- C'est une question à cent balles.
- Je te parle sérieusement Marion.
- À part le type des téléphones qui est passé ce matin, personne ! Je ne vois personne sur l'agenda.
- Mais, c'est une excellente nouvelle, une journée qui s'annonce tranquille. Merci mon ange, tu devrais prendre ton après-midi, et rendre visite à ta mère.
- Vous pensez à vos factures Franck ! Elles ne vont pas se régler toutes seules !
- Allez du balai fillette, va vite rejoindre ta famille, j'ai mieux à faire.
- Ok ! J'ai compris. Je m'en retourne dans mes quartiers. Merci boss.

Je m'installe confortablement dans mon fauteuil, avec l'espoir de piquer un bon roupillon. Comme par hasard et dans le même intervalle, entends la porte principale s'ouvrir et se refermer doucement. Je tends l'oreille, des pas font grincer le parquet en chêne. Mon cerveau analyse la démarche, la seule conclusion qui s'impose, c'est un homme à forte corpulence. La personne s'avance vers le bureau de Marion et s'arrête. J'en profite pour brancher l'interphone, n'oubliez pas que je suis détective, cela me permet d'écouter la conversation.

- Bonjour Mademoiselle, Monsieur Kaloune est-il là ?
- Oui bien sûr, je vais voir s'il peut vous recevoir, juste une minute.
- Faites donc, dit le client, je vous en prie.

- Franck ! Il y a une personne qui désire vous rencontrer, me chuchote Marion.
- Qui est-ce ?
- Jamais vu Franck !
- Tant pis, laisse le entrer.
- Monsieur Kaloune, vous attend, vous pouvez entrer.
- Merci, vous êtes ravissante chère amie.
- Vous me flattez, Monsieur, merci.

L'homme traverse le bureau de Marion, toque à ma porte. J'ai à peine le temps de me rasseoir et de planquer la bouteille de « coca », incroyable.

- Entrez, lui dis-je sèchement !
- Monsieur Kaloune, je présume !
- Lui-même, en chair et en os.
- Je me présente Marc Lavigne, des Transports de l'Est.
- À vos souhaits !
- Comment ?
- Non, excusez-moi, enchanté, je disais. Asseyez-vous.

Pendant que l'homme s'installe, je jubile et je peux vous dire que j'adore ça. Si un concours de beauté était organisé pour les paons à la Citadelle de Besançon, je crois bien que cet homme gagnerait le prix du « DINDON D'OR ». Je déconne, putain il faut voir son allure, le chic qu'il dégage, la classe, sans discuter, il est un champion, voyons la suite, ça promet. Mais qui est donc ce galant chevalier qui a osé baratiner ma secrétaire, sans mon consentement. Serais-je jaloux, oh ! Je crois bien. Tu vois ce qu'il te reste à faire pour épater ta petite chérie. Tu te calmes un peu

Franck ! Tu n'as pas honte ? Et si tu écoutais un peu le monsieur ?

Après avoir pris grand soin de son pardessus, posé ses petites affaires sur la desserte, il s'approche de moi. Il est vêtu d'un costume bleu marin rayé et d'une chemise blanche à col deux pointes, accompagnée d'une cravate noire rayée et d'un gilet assorti. Et les chaussures ! Non d'un chien galeux, cet homme sort de chez DIOR, c'est un mannequin ou quoi ? Je n'aimerais pas être sa femme, quand, elle doit ranger toutes ses fringues. Et vous n'avez rien vu, faut le voir dandiner avec aisance devant moi, quelle démarche, semelles souples, le pas assuré, du jamais vu.

Je n'en reviens pas, je ne m'attendais pas à ça ce matin, j'en ai déjà rencontré des cons, mais celui-là, c'est la cerise ! C'est trop beau pour être vrai. Et je n'ai pas de caméra pour filmer la scène. Un magazine de mode à lui tout seul. Maman, « je bande », il est fou ce type, pourquoi tu m'as fait si moche. Sa tête est un roman, coiffé d'un chapeau de feutre à décorner les vaches de mon beauf. Je dois rêver les yeux ouverts. Vous savez ce qui me console, ce citoyen est homme comme tous les autres, juste avec un peu plus d'argent. Et pourtant, il me donne l'impression qu'il est un Monsieur. Quel Monsieur, je n'en sais rien, je ne vais pas tarder à le savoir. Ouf ! Le voilà assis, enfin !

- Monsieur Kaloune, dit-il ! Je sais que vous êtes le meilleur détective de la ville.
- Euh ! C'est ce que l'on prétend !
- Je suis venu vous proposer une affaire délicate.
- Elles le sont toutes Monsieur Lavigne.

L'homme ne dit plus rien, il paraît inquiet. D'un geste élané, il retire son chapeau, qu'il pose sur mon bureau, me regarde avec attention, me fixe et dit :

- Je ne tiens pas à vous faire perdre trop de temps. Je sais que chaque minute d'une enquête coûte cher et puis, j'ai mon chauffeur qui m'attend.
- Parfaitement ! Quelques fois, le mien utilise ma voiture personnelle pour ses petits rendez-vous amoureux, je trouve ça déplacé, n'est-ce pas ?
- Monsieur Kaloune, si nous parlions sérieusement ?
- Mais Monsieur Lavigne, je vous écoute, c'est mon rôle !
- Voilà, suite à mon conseil d'administration et après vote, le **lundi 25 février 1985**, nous avons pris la décision de contacter notre personnel. Suite aux conséquences d'une baisse de travail et d'une concurrence acharnée, au prix du carburant qui augmente sans cesse, nous sommes amenés à mettre certain nombre de nos chauffeurs en chômage économique.
- Ils n'ont pas dû apprécier le loulou, j'ai moi-même vécu une situation identique, il y a bien longtemps, d'accord, mais où est le problème, je ne saisis pas ?
- En deux mots et croyez-moi j'ai eu peur, deux types ont débarqué dans mon bureau en me menaçant de me tuer. Armes à la main, ils m'ont déclaré que si je licenciais certains de mes chauffeurs, ma vie et celle de ma fille se verraient en danger. Au début, j'ai trouvé ça marrant et complètement stupide. Mais, une semaine plus tard, ils sont revenus encore plus menaçant « pas un mot à la

police, sinon, tu connais la suite ». J'ai peur Monsieur Kaloune, pour ma fille et moi.

- Tiens donc, ah oui, en effet, c'est curieux, des truands viennent s'occuper de vos problèmes internes, c'est stupéfiant.
- Depuis un mois, je ne vis plus chez moi c'est l'enfer, au dépôt un cauchemar, j'ai l'impression d'être épié, surveillé, et l'intime conviction d'être suivi.
- Vous avez consulté un médecin ? Parce que vos nerfs vont lâcher. Vous avez dû demander à ces braves personnes le motif de cette attaque verbale ?
- Mais oui, plusieurs fois, sans résultats, je n'ai aucune information qui me ferait comprendre leur démarche.
- Oui, oui ! Peut-être une affaire syndicale, non résolue, une mise à pied non justifiée. Qui sait ?
- J'ai mené moi-même mon enquête, en toute discrétion, en questionnant mes chefs de quai, personne ne sait rien.
- Je soupçonne une magouille collective, Monsieur Lavigne, ça peut arriver que l'on fasse appel à des personnes externes pour régler des conflits internes.
- Mon histoire doit vous paraître banale ! Ai-je l'espoir d'une aide de votre part ?
- Monsieur Lavigne, vous voyez cette pile de dossiers ? Ce sont toutes des affaires en cours.
- À première vue, vous n'êtes pas disponible.
- Je n'ai pas dit cela, j'essaie seulement de vous expliquer que votre affaire demande un temps de réflexion.